

**Conf' Chantée  
MYSTERE (Mister) SHELLER**

**Par Isabelle Dhordain et Franck Monnet**  
(le 13 octobre 2007)

**INTRODUCTION :**

Bonjour. Merci d'être venus.

Lorsque Serge Hureau m'a demandé de quel artiste j'aurais envie de parler au cours d'une conférence, j'ai répondu sans hésitation : de William Sheller

Sans doute parce qu'il est à la fois simple et mystérieux, c'est pour cette raison que cette conférence s'appelle « Mystère Sheller », et qu'au cours de nos nombreuses entrevues pour la radio, le mystère s'épaississait en même temps que mon affection pour lui grandissait.

Rendre simple ce qui paraît compliqué : telle est la quête de William Sheller.

Ce sera aussi la mienne au cours de cette conférence.

J'espère avoir ce soir les mots, non pas pour percer le mystère mais en tout cas pour vous donner quelques clefs, et pour vous faire partager mon affection envers cet artiste plus chaleureux qu'il n'y paraît.

Et mon complice aujourd'hui, qui se sent bien des points communs avec notre artiste du jour, aura, je n'en doute pas, les notes qui nous aideront à parcourir son œuvre...

**Franck Monnet : *To You***

## 1<sup>er</sup> Chapitre : Une double identité

Merci Franck.

On commence par la fin presque, puisque cette chanson *To You*, est paru en l'an 2000, sur un album intitulé *Les machines absurdes*, avant-dernier album enregistré en studio. Une chanson dont le texte est en français et le titre en Anglais. On imagine en Yaourt, lorsque William a cherché la sonorité des mots. Le Yaourt est un langage imaginaire qui ressemble à l'Anglais, et que les musiciens utilisent pour essayer d'écrire un texte sur une musique qu'ils ont composée. On joue la mélodie, et puis au lieu de faire lalala, on fait du yaourt, et puis quand la sonorité des mots colle avec la mélodie, on essaie de trouver ce qui correspond en français. Franck, un petit yaourt ???

*To You*, un bilinguisme que nous retrouverons tout au long de la carrière de William Sheller.

Bientôt 40 ans de carrière. 12 albums studios, le 13<sup>e</sup> dans quelques mois, 7 albums en public, 2 albums de musique dite classique. Et toujours en concert, ces allers-retours permanents entre grande formation et piano/voix . Un coffret comportant l'intégral de ses œuvres est paru il y a 2 ans. Une image austère et mystérieuse pour cet homme dont on ne sait pas grand-chose de la vie privée. Il élude soigneusement les questions à ce sujet. On sait qu'il a 2 enfants, une fille et un garçon, qu'il est grand père, et qu'il vit depuis quelques années à la campagne, en Sologne.

Résumer la carrière de William Sheller est difficile d'autant qu'elle est faite de grands écarts, comme si deux chaises étaient placées à quelques mètres l'une de l'autre et que William passerait son temps à s'asseoir sur l'une puis sur l'autre, dans le but de fondre les deux chaises en une seule, pour obtenir un équilibre parfait.

Une double chaise, beaucoup de doubles-croches dans sa musique, des mots à double sens, une double nationalité de naissance, une double personnalité, parfois drôle, parfois triste, bref, un homme ... Double.

Pour commencer, il est nécessaire de donner quelques repères biographiques. Cela peut paraître ennuyeux, mais en fait c'est toujours important de resituer l'artiste dans son époque, et dans ses origines. La chanson et la musique évoluant en même temps que la société, elles en sont forcément le reflet.

William HAND est né à Paris en 1946, en plein baby boom, d'un père américain et d'une mère française. Il est un pur produit de la libération, puisque son père était GI dans l'armée américaine. et qu'il a connu sa future épouse au moment de la libération de Paris sur les Champs- Elysées... Le petit William vit un temps à Paris, puis se retrouve aux Etats-Unis, dans l'Ohio, avec ses parents, ou jusqu'à l'âge de 7 ans, il écoute son père, musicien de jazz amateur, à la profession non définie, jouer de la contrebasse à la maison, avec ses amis, **Oscar Peterson** et **Kenny Clarke**, entre autres...excusez du peu...

William raconte souvent que son père lui disait, assieds toi, tais toi, et écoute...Il lui en restera une aversion profonde pour la musique de Jazz, Synonyme d'obéissance !

Rentré à Paris, élevé en grande partie par sa grand-mère, après la séparation de ses parents, l'enfant unique voit tous ses vœux exaucés, notamment celui d'apprendre la musique. Son premier piano lui avait été offert dès l'âge de 2 ans.

À 12 ans, en écoutant la 6<sup>e</sup>, il veut devenir **Beethoven**, ce qui semble tout à fait naturel pour cette famille qui évolue au milieu des artistes et des théâtres, père musicien, grand-mère

ouvreuse, grand père décorateur, William est tombé amoureux de la musique en accompagnant son grand père dans les coulisses de l'opéra. Il commence donc à étudier la musique très sérieusement. À l'âge de 15 ans, il arrête totalement l'école pour se consacrer à sa future carrière de « Symphonoman ».

Son maître de piano s'appelle Yves Margat, lui-même élève de **Gabriel Fauré**. Son amour de la musique classique ne s'arrêtera pas à Beethoven, son deuxième choc sera *Le sacre du printemps* de **Stravinsky**. Puis **Bach**, **Mozart**, **Shubert**, et **Chopin**, dont il parle peu, tellement l'influence est évidente pour lui. Plus tard encore il aimera *Le marteau sans maître* de **Pierre Boulez**.

William Hand entame donc des études de piano classique, et de composition, assez poussées. On le destine à un prix de Rome. Mais lorsqu'au cours de ses études, au lieu de lui parler d'un « accord », on lui parle d'un « complexe sonore à densité fixe », William comprend qu'il y a, d'un côté la musique officielle, et de l'autre côté celle qui court les rues. C'est vers cette dernière qu'il décide alors de se tourner, d'autant qu'à 21 ans survient le troisième choc musical de sa vie, et le plus important : *Sergent Peppers...*, Les **Beatles**. Il va sans dire que les Beatles ont bouleversé le monde musical, et plusieurs générations d'auteurs compositeurs, dont celui qui est à mes côtés aujourd'hui... N'est-ce pas Franck ? Musique populaire donc, musique d'ouverture, musique de liberté. C'est décidé, William sera compositeur, mais... de variété.

C'est à ce moment-là qu'il change son nom. Il construit le nom de Sheller à partir de Shelley, pour **Marie Shelley**, romancière anglaise, auteur de Frankenstein, dont on dit aujourd'hui qu'il a été le premier roman de science fiction. La science-fiction, le fantastique, le surnaturel, et surtout l'au-delà ont beaucoup marqué William Sheller. Il est d'une famille catholique non pratiquante, mais il croit à l'astrologie, c'est un angoissé et il consulte régulièrement. Beaucoup de personnes croient que William Sheller a des origines allemandes, mais en fait la deuxième partie de son patronyme vient du poète allemand du 18<sup>ème</sup> siècle, **Shiller**. Shiller a beaucoup influencé le romantisme allemand, et comptait parmi ses admirateurs Giuseppe Verdi, Rossini qui s'inspira du *Guillaume Tell* de Shiller pour son opéra du même nom, et Beethoven, qui fera chanter *L'ode à la joie* du même Shiller, dans sa neuvième symphonie. Donc Shelley/Shiller se retrouvent en Sheller. Et ils s'y retrouveront pendant toute sa carrière dans l'aspect à la fois fantastique et romantique de ses chansons.

Sheller compositeur Pop, il le sera pour un groupe pop français, qui chantait en Anglais, le groupe s'appelait **les Irrésistibles**, la chanson *My year is a day* et c'était en 1968. William Sheller n'était pas sur les barricades en 68, il n'avait pas été élevé comme ça, pas dans la rébellion. Ce titre est un tube ! La maison de disque lui demande de refaire très vite la même chose, mais malgré ce succès pop, William poursuit sa quête de l'absolue musique, il vit grâce à quelques musiques de film, dont *Erotissimo* de **Gérard Pirès**, des musiques de pub aussi, qui lui apprennent à être concis, et il compose sa véritable première œuvre : une messe, pour le mariage d'un couple ami, nous sommes en 70. En pleine période du psychédéisme. À l'époque William Sheller a les cheveux longs, il est barbu, il porte plein de colliers au cou et des bagues à tous les doigts... Cette messe s'intitule *Lux Aeterna*.

Cette messe contient déjà tout ce que William déclinera et précisera au cours de sa carrière, elle est la preuve d'une incroyable maturité musicale. Il n'a alors que 24 ans.

C'est sa première œuvre et il y a déjà tout dedans : Stravinsky, de la musique classique, avec des chœurs, de la pop, de la musique moderne, un rock lyrique à l'ambiance œcuménique qui rassemble tous les thèmes universels, comme ce qu'avait voulu faire Beethoven, dans la neuvième symphonie, et aussi les Beatles.

La première phrase de la messe est la suivante, elle est dite en Anglais dans cette oeuvre : « *au début, il était un, et son nom était Jésus, ou John ou Paul., ou John ou Paul* », les deux prénoms, ( Pour **Lennon** et **McCartney**), et cette phrase est répétée plusieurs fois au cours de la messe. Cette messe est une sorte de mariage entre la mystique chrétienne et le psychédéisme (avec des parties intitulées : ‘sous le signe du poisson’, ‘sous le signe du verseau’, ‘Hare Krishna’) lui est né sous le signe astrologique du cancer.

En 1972, W. Sheller, rencontre **Gérard Manset**. Manset a déjà sorti *Animal on est mal* et surtout deux ans auparavant *La mort d’Orion*, un oratorio rock-symphonique, avec des parties de cordes très développées. Et puis aux Etats-Unis, il y a **Franck Zappa** aussi, qui fait du rock symphonique, et que William a écouté. Gérard Manset est un des premiers musiciens français à posséder un studio d’enregistrement. William est compositeur, mais pas encore auteur. Gérard Manset produit un 45 t pour William Sheller qui s’appelle *Couleurs* et écrit les deux textes des chansons qui y figurent, dont celle-ci :

**Franck Monnet** : *Les 4 saisons*

## 2<sup>ème</sup> chapitre : La Duchesse : de 1973 à 75.

Cette chanson s'appelle *Les quatre saisons*. Face B du 45 T *Couleurs*.

Dans la version enregistrée, ce sont des violons plutôt baroques, déjà à l'époque, qui jouent la chanson. La manière dont est construite la chanson et l'interprétation de William sont 100% influencé par les Beatles. N'est ce pas Franck ? Musique de Sheller, texte de Manset. Elle fera un flop. Leur collaboration s'arrêtera là.

Donc William Sheller est compositeur. La messe *Lux Aeterna* n'a pas été éditée, mais par l'intermédiaire de **François Wertheimer**, auteur, entre autre, des chansons de l'album *La Louve* de **Barbara**, un exemplaire de cette œuvre atterri chez Barbara. Elle écoute et elle aime. Barbara, c'est la duchesse, comme l'appelle William Sheller, quelque chose de noble et sentimental chez la femme-piano, qui demande donc à William de travailler aux orchestrations du disque qu'elle est en train de préparer avec Wertheimer : *La Louve* nous sommes en 1973.

Barbara n'a pas appris la musique, elle compose à l'instinct et lorsque quelque chose ne fonctionne pas, elle fait appel à William Sheller, qui, installé chez elle, répond à toutes ses demandes. Barbara raconte les chansons à William, les images qu'elle a devant les yeux, et il habille les chansons. C'est sûr que ces deux-là ne pouvaient que se retrouver sur le terrain du mystère, du fantastique et du romantisme. Et c'est vrai d'ailleurs que ce 33t de Barbara est très pop, rock lyrique, avec des guitares électriques et des cordes. Avec beaucoup de réverbération sur la voix de Barbara.

Il y a même un titre *Chanson pour une absente*, sans texte, sur lequel Barbara donne seulement de la voix, avec une orchestration assez grandiose derrière, dans laquelle on retrouve tout ce qu'aime William Sheller, et surtout ce qu'il a appris à faire. Il n'est évidemment pas débarrassé de l'enseignement qu'il a reçu, et pratique un peu le collage musical, les chœurs, les cordes, les percussions d'orchestre, il en met partout, et c'est encore un peu de la musique de messe.

Et puis il ne faut pas oublier aussi qu'à l'époque dans la chanson française, il y a un autre arrangeur et orchestrateur, qui sévit très fort, qui a travaillé aussi avec Barbara avant William Sheller, et qui travaille avec toute la variété française : **Hallyday**, **Mike Brant**, **Mort Shuman**, **Polnareff**, il s'agit de **Jean-Claude Vannier**. Il est de 3 ans l'aîné de William Sheller, il est autodidacte, surdoué, et il a fait *Melody Nelson* pour **Serge Gainsbourg** en 1971. Donc pour William, il y a un sérieux exemple à suivre.

Ce que fait Sheller pour l'album *La Louve* de Barbara est bien plus lourd, que les arrangements que pourraient faire Vannier. L'album a de mauvaises critiques d'ailleurs, on dit ce n'est plus Barbara... Pour mémoire ce disque contient quand même la chanson *Marienbad* qui aura un immense succès. (Franck siffle *Marienbad*)

Chez Barbara comme chez William Sheller, les histoires sont mystérieuses, oniriques, faisant appels aux rêves ou à l'eau delà, avec des significations cachées, des non-dits, mais les situations sont ancrées dans des lieux identifiés, des villes : Marienbad, Vienne, Goettingen, et plutôt dans cette partie de l'Europe, de l'est et du nord, qu'en Espagne, par exemple ou dans les pays latins. Chez William ce sera Genève, Guernesey... Ils ont ce romantisme-là en commun.

William Sheller pratique donc son métier d'orchestrateur, tout en écrivant des chansons et en essayant de les placer. Et c'est au cours d'une de leurs séances de travail, que la Duchesse Barbara, dit à William : « *Tu devrais chanter, Tu devrais les chanter toi-même ces*

*chansons* ». On connaît leur conversation, William disant « *Mais j'ai pas de voix !* », Barbara répondant : « *Moi non plus, c'est pas grave, on s'en fout...* »

William Sheller avait déjà chanté, mais le manque de succès de ses premiers 45t l'ayant ramené à son métier d'orchestrateur, il avait mis de côté cette éventualité. Barbara a réveillé chez William cette chose qu'il avait mise en sommeil, il y réfléchit à 2 fois. Et il s'y remet.

Son premier 33t sort en 1975, c'est l'album ***Rock'n Dollars***. Il change totalement de look, parce qu'il est passé à peu près par toutes les périodes de la mode, quelquefois décalées d'ailleurs. Au moment du psychédéisme, évidemment il a les cheveux longs, la barbe, etc... Mais là, il opte pour un look assez années 50, BD, un peu Tintin, qui n'était pas à la mode à l'époque, c'est revenu 10 ans après, à peu près. Les grands pantalons, les gilets échancrés sur une chemise assez près du corps. Il s'est toujours amusé avec les pochettes de disques, il créait un personnage qui correspondait à l'ambiance de l'album. Il jouait avec l'image.

William Sheller, donc, avait écrit ***Rock'n Dollars***, comme un clin d'œil, une parodie des chansons à la mode qui copiaient les chansons américaines, pour s'en moquer, et de la même manière pour se moquer de ceux qui les interprétaient. Et il se retrouve face à ce succès inattendu, pour lequel on l'invite dans toutes les émissions de télévisions, avec les chanteurs dont justement ils se moquaient, avec cette chanson. Alors on le voit faire du patin à roulettes dans les shows télévisés tenus par la main par des girls quelque peu dénudées, parce que William ne sait pas faire du patin à roulettes.

On désigne la chanson comme chanson idiote de la semaine. Il fait la couverture de Podium, Salut les copains etc. Il fait partie des néos yéyés, lui qui voulait être Beethoven à 12 ans... Il y a même quelqu'un qui lui dit, « *Tu devrais continuer dans ce style- là parce que sinon Plastic Bertrand va te piquer ta place !* ». William lui a laissé de bon cœur !!!

Parce que William a fait Ketchup, mais **Paul McCartney** est indéniablement plus important pour lui que **Plastic Bertrand**. La pochette de ce premier disque est très inspirée de ***Ram***, l'album solo de McCartney. *Ram* était un disque culotté, fait dans un home- studio, pas un disque facile, plutôt ambitieux, et William est ambitieux aussi, et déjà à l'époque. William chante très haut comme McCartney, il utilise un phrasé qui est semblable, dans sa manière de chanter, dans sa manière de raconter les chansons, de créer des personnages. C'est un diseur, comme Barbara aussi. C'est une manière de capter davantage l'écoute des gens. Et puis il s'inspire de Paul dans ses orchestrations bien sûr.

Dans cet album, en dehors de ***Rock'n Dollars***, il y a des chansons qui parlent de filles beaucoup, de situations légères, même s'il y a un fond de mélancolie déjà.

Et puis il y a cette chanson que Franck a choisi de chanter aujourd'hui :

### **Frank Monnet : *Photos souvenirs***

(Franck explique la structure inhabituelle, l'harmonie, les accords renversés, texte très influencé par l'écriture d'**Isabelle Mayereau**).

### 3<sup>ème</sup> Chapitre : Les années Ketchup.

L'album *Rock'n Dollars* marche très bien. William connaît donc toutes les joies de la promo de l'époque, et rencontre aussi beaucoup de gens du métier. Il se lie d'amitié avec **Michel Jonasz, Véronique Sanson, Isabelle Mayereau, Catherine Lara**, avec laquelle il s'amuse beaucoup. Ils organisent des fêtes ensemble, il mène une vie de patachon, dans une maison à Monfort-Lamaury. Il travaille aussi, il écrit un concerto pour violon, pour Catherine Lara, qui ne sortira jamais d'ailleurs. Il est dans le Hit Parade, il passe à la radio, mais il ne fait pas de scène encore. Il se demande pourquoi il fait des disques avec 12 chansons, puisqu'on n'entend qu'une seule pendant des mois. William fait plus de vedettariat que de musique, il en profite, mais il se ramollit. Il sort dans la foulée les disques *Dans un vieux rock'n'roll*, et *Symphoman* en 1977, qui contiennent des chansons qui commencent à laisser entrevoir dans la variété, sa culture de musicien classique, et son romantisme mystérieux. Il y a *Genève, Le carnet à spirales, A franchement parler*, et puis le personnage de *Symphoman* commence à bouillonner sérieusement en William Sheller.

*Symphoman* est une chanson, qui ouvrira souvent ses spectacles, bien après qu'il l'ait composée, une chanson dans laquelle William dit : « *Il shootait dans des boîtes de bémo, il n'a pas bien suivi l'école.* » C'est ainsi que William Sheller parle de cet être mystérieux qui ne possède en lui aucun des critères de l'enfance normale. Petit garçon il était solitaire, et les autres enfants le trouvaient bizarre.

Les souvenirs de l'enfance reviendront régulièrement dans ses chansons. Comme si William voulait nous donner quelques clefs, quelques repères, de manière très pudique. Comme s'il suffisait de les rassembler, de les mettre bout à bout, pour tout comprendre de lui. Et elles constitueront toujours une part de ses disques ou de ses spectacles en contraste avec ses chansons plus oniriques et mystérieuses, comme s'il voulait toujours expliquer ou se justifier de ce qu'il est ou de ce qu'il voudrait être.

Comment naît une chanson de William Sheller : d'abord des notes, puis des notes arrangées, puis enregistrées et mixées, et les mots viennent après. Et ils viennent dans la souffrance, William a beaucoup de difficulté avec les textes, il met beaucoup de temps à écrire. Pour lui la musique est un langage déjà, les textes découlent de la musique, c'est de la voyance sonore pour lui. Il entend la musique qu'il écrit, et après il cherche comment faire vivre ce qu'il écrit. D'où le yaourt dont je parlais tout à l'heure.

Dans ces années 70, nous sommes dans l'ère du disque, pas encore dans celle du spectacle vivant, et nous sommes surtout dans l'ère du single . Le 45t.

Alors, il y a des 45t, des chansons qui ne seront jamais sur un album. Et puisque l'on n'entend toujours qu'une seule chanson, autant n'en faire qu'une seule. William s'adapte parfaitement à l'époque, il compose par exemple cette chanson, qui ne sera jamais sur un album...

**Franck Monnet** : *J'me gênerai pas pour dire que jt'aime encore*

#### 4ème chapitre : Nicolas.

Cette chanson est une perle dans le répertoire de William Sheller, peut-être sortie trop tôt par rapport à l'image show biz que l'on a fabriqué autour de lui. La maison de disque panique et ne sait pas quoi faire de cette chanson. Nous sommes fin des années 70 et William Sheller commence à déprimer. Il se lasse très vite de cette vie, de ce monde du show business superficiel. Il veut bien faire de la variété mais pas de la variététoche. Il a toujours eu le sens du loufoque, du baroque, et de la dérision, c'est un blagueur comme son amie Catherine Lara, mais il est aussi solitaire, mélancolique, parfois austère. Il n'a plus envie de faire le chanteur marrant, il veut sortir de cette case et réclame le droit à être aussi un chanteur triste. Alors il déprime dans un premier temps, il tombe malade, et puis il réagit, et il se fâche. Il n'a quand même pas fait toutes ces études de compositions et d'orchestrations pour chanter en play back, et poser dans les magazines. Il réclame à sa maison de disque des moyens pharamineux pour pouvoir enregistrer son prochain disque, en se disant qu'il va se faire mettre à la porte, et que ça sera tant mieux, mais la maison de disque en question ne le met pas à la porte, au contraire, elle lui donne ce qu'il demande ! Ce qu'il demande c'est d'aller enregistrer à Los Angeles, et il y va ! Et il revient avec le disque *Nicolas*.

Cet album marque un tournant très important dans la carrière de William. Comme il le dit lui-même : « *Jusque- là, je faisais du formica, maintenant je fais de l'ébénisterie* ». Il reprend tout à zéro.

Dans ce disque, on y entend, à nouveau des cordes, des cuivres, des percussions d'orchestre, et surtout 2 pièces instrumentales, dont *Le petit Schubert est malade*, joué seulement par un quatuor à cordes. C'est la première fois depuis le début de sa carrière de chanteur de variété, que le compositeur Sheller renaît. Le petit Schubert c'est lui, et il n'est plus malade. Il y a quelques chansons rock'n roll, sur ce disque, il y a *Oh, j' cours tout seul* chanson parfaitement autobiographique sur son métier de chanteur, il y écrit ceci : « *Tu dis c'est pas mon destin, tu dis c'est dommage, ou tu pleures, on m'a tout mis dans les mains, j'ai pas choisi mes bagages, en couleur...* ».

Il court à côté du train qu'on lui a fait prendre, mais cette fois sur son propre chemin. William a lâché ces valises qu'il n'avait pas choisies, et il court, en avant et tout seul. Il dit encore : « *J'irai jusqu'au bout du chemin, et quand ce sera la nuit noire, je serai bien* ». Besoin de solitude et de ne plus être dans la lumière...

Il y a aussi sur cet album la chanson : *Fier et fou de vous*, qui sortira en 45t, et qui sera mise en valeur par la maison de disque. Mais c'est *Nicolas* que le public validera. Cette chanson a réellement mis fin à son statut de chanteur rigolo. Elle a émergé de son répertoire sans promotion, pour un deuxième anneau de public, pas le même que celui qui avait aimé Rock'n Dollars. L'histoire est touchante, chacun peut s'y retrouver. Elle est faite de visions d'enfance, des histoires personnelles que l'on mélange à la fiction, pour en faire une chanson. William raconte ce que peut ressentir un petit garçon que l'on confie pour quelques temps à une amie, une voisine et exprime la peur de l'abandon. La peur de l'abandon est quelque chose de très présent dans l'univers de William. Encore maintenant cette chanson est particulièrement applaudie au cours de ses concerts. William Sheller commence à savoir écrire des chansons intemporelles, universelles, paroles et musique.

En 1981, William décide enfin de monter sur scène.

Jusque- là, la vie sur scène des chanteurs à minettes néos yéyés qu'il croisait dans les émissions de TV, l'avaient plutôt dissuadé. On lui dit que ses chansons ne passant plus à la radio, le public ne viendra pas, mais là, il se sent prêt et il a envie de vérifier. Et c'est à Bobino qu'il donnera son premier concert le 4 mai 1981.

Décontracté, nonchalant, drôle derrière son piano, avec ses baskets aux pieds, parlant au public et trouvant de plus en plus les mots justes pour décrire son malaise, notamment avec le répertoire de l'album *J'suis pas bien* sorti aussi en 81, il a du charme, et il fait un tabac.

Il se présente au public avec une formation basique : guitare, batterie, claviers et saxo, très à la mode le saxo à cette époque-là, façon **Supertramp**. Pas encore de cordes... L'année suivante il fait l'Olympia et enregistre tout de suite le « live » de cet Olympia, en 1982 donc.

Et puis là, tout va s'accélérer. En 1983, il enregistre, un album 6 titres, faute de moyens de sa maison de disques, mais quels titres ! *Maman est folle, Les filles de l'aurore, Simplement, Mon dieu que je l'aime...* Et puis il réclame le quatuor à cordes pour monter sur scène, comme d'habitude on lui dit que ça ne marchera jamais, et bien sûr ça marche ! Piano et quatuor à cordes sur scène font chanter et écrire William autrement. Autant une batterie maintient un rythme continu, autant la formation classique permet des silences qui laissent l'espace au public pour se plonger dans l'univers des textes et rend l'écoute plus attentive.

Univers, justement. Comme universalité.

En 84 William sort l'album *Univers* que lui-même juge comme le plus important de sa carrière, sans doute parce qu'il se permet de tout faire sur ce disque, des chansons bien sûr, comme *Les miroirs dans la boue*, ou *Basket ball*, encore une chanson dans laquelle William tire le fil de ses histoires personnelles avec sa famille. On se remémore qu'en effet, on n'a rien refusé à cet enfant unique, sensible et chétif, mais que la contrepartie en est l'indifférence totale ou presque pour son existence et ses créations de musiciens. C'est un affectif contrarié. Le manque de reconnaissance explique peut-être ses visions grandioses et presque mégalomane de la musique.

Car sur ce disque *Univers*, William y met tout ce qui constitue sa culture musicale, chanson, musique classique, opéra, fresque musicale. Il compose pour cet album une pièce qui s'appelle *L'empire de Toholl* un opéra cantate, accompagné par l'orchestre Impérial de la grande armée de Toholl, sous la direction de **Raymond Lefèvre**. (le chef d'orchestre de **Guy Lux**). Voici l'argument :

« L'action se situe au terme des rites de la seconde coupole, à l'issue desquels les adolescents initiés de Toholl accèdent au grade de princes flamboyants. Ces rites s'achèvent par la première projection des mystères supérieurs relatant la saga de la double épée. »

Le livret de cet opéra évoque quelques idées nationalistes et beaucoup de personnes se méprennent sur les intentions et la personnalité de William Sheller. C'est la première et la dernière fois qu'on lui collera une étiquette politique. On le dit d'extrême droite. Il est pourtant évident que cet opéra est une farce, une bonne blague, et un prétexte pour composer une œuvre classique.

Au cinéma, William adore les péplums, qui se passent dans l'Antiquité ou au moyen âge, avec des chevaliers, la quête du Graal etc., et cet opéra est un péplum, avec tout ce qu'il faut de kitch dedans. Il adore les décors en carton-pâte qu'il a vu dans son enfance avec son grand-père décorateur.

Il n'y a là-dedans aucune envie nationaliste, mais plutôt la quête de l'universalité. Il aime les musiques en grande pompe, les fastes, la musique classique japonaise, très stricte, jouée par les musiciens de l'Empereur !!

La quête de l'universalité et de la reconnaissance éternelle est sans aucun doute les moteurs spirituels de William. C'est sur ce disque aussi que figure *Le nouveau monde*, le morceau commence par une ouverture jouée par des violons, on entend dans ce morceau, Bach, Vivaldi, de la musique baroque, et toutes les influences pops. Avec *Univers* William est disque d'or, il a gagné, il a réussi son virage, et à revenir à ses racines musicales.

C'est aussi à cette époque que William Sheller compositeur dit classique, fait enregistrer des pièces pour quatuor à cordes. Les quatuors William Sheller existent donc déjà en 84, joués par les frères Pasquier, qui n'assument pas vraiment, qui mettent leurs noms en tout petit sur la pochette. Parce que cela ne se fait pas pour un quatuor classique de jouer les œuvres d'un chanteur de variété. C'est une déception pour William, mais il est opiniâtre, et il réitérera l'expérience plus tard, on le verra, avec succès.

Au cours de ces années 80, il ne lâche plus la scène. Il refait l'Olympia avec quatuor à cordes et sort un disque live en 84, il se produit en 87 au Grand Rex, dans un spectacle avec 16 musiciens d'origines classiques, pas en costumes mais plutôt en santiags et basket, assis sur une fausse pelouse vert pomme, en plastique, il adore marier le kitsch et le fantastique, un peu comme dans les péplums, Le Grand Rex est parfait pour ça et les décors de ce spectacle sont signés **Philippe Druillet**, le dessinateur de BD fantastiques.

En 89 il enregistre le disque *Ailleurs* avec l'orchestre du capitole de Toulouse, album qui ne laissera pas un grand souvenir, pourtant il y a dedans *Le témoin magnifique* avec une longue introduction orchestrale, *Un archet sur mes veines* dans 2 versions différentes. C'est un album plutôt sombre et grave, avec des bruits d'orages, et très musical avec des morceaux de 8 minutes, absolument pas commercial. Et il y *Excalibur*, première version (autre version dans *Albion*). Et dans *Excalibur*, il recommence à raconter ses fresques moyenâgeuses dont il est friand. Il parle des hommes, de dieu, de la guerre, il s'adresse à son noble père tel un chevalier. Tout au long de sa carrière, il part dans les extrêmes. Cet album n'aura aucun succès.

En 1990, il donne une série de concerts Palais des Congrès, avec 70 musiciens, orchestre symphonique. William Sheller a atteint son rêve, jouer et chanter accompagné par un orchestre symphonique. Il réussit à mélanger musique dite savante et musique populaire, sur scène, grandeur nature. Il part en tournée avec 20 musiciens, il écrit et compose peu pendant ce temps-là, et un soir où il devait donner un concert en Belgique, ses musiciens sont bloqués à la frontière, en retard assurément pour le concert. William décide pour la première fois de donner ce concert seul, au piano. Et c'est un triomphe ! Et c'est une révélation pour William, qui capte l'attention du public seul avec son piano, en parlant entre les chansons, en racontant l'origine de ces chansons. Vraies ou fausses les histoires, peu important, le retour au matériel rassure l'auditeur, permet de l'embarquer dans les chansons, parce que William, c'est le contraire d'un chanteur réaliste.

À propos de cette série de concert piano-voix, William m'a dit au cours d'une émission, qu'il avait commencé à s'intéresser lui-même à ce qu'il disait parce qu'il y avait des silences dans la salle et que les gens l'écoutaient. A ce moment-là, il s'est senti une responsabilité en articulant les mots, et que pour lui, il était certainement plus important de tenir compte des réactions du public que des avis des gens du monde de la musique.

Jusque-là William pensait que le public venait seulement voir quelqu'un qui chantait ses airs à la mode. Il faut rappeler que William Sheller artiste de variété est né à une période où la forme était plus importante que le fond.

En 91 après cette série de concert, il décide d'enregistrer un album piano-voix mais avec un petit public dans le studio, parce qu'il n'a pas de nouvelles chansons, enfin... il n'en a qu'une. Et que donc, ce serait simplement une relecture sous cette forme simple, de ses anciennes chansons, comme en concert.

Une seule nouvelle chanson, que William avait déjà testé sur scène et qui avait été validée par le public, et réclamée en rappel à chaque concert. Les directeurs artistiques de la maison de disque avaient dit que ce n'était pas une bonne chanson, qu'elle était trop triste et qu'elle ne marcherait jamais. Ils sont doués ceux-là ! William n'en fait qu'à sa tête comme toujours, et il la met quand même sur l'album en question.

Voici cette chanson...

**Franck Monnet** : *Un homme heureux*

## 5ème chapitre : Le solitaire

C'est la chanson dont un directeur artistique a dit qu'elle ne marcherait jamais : *Un homme heureux*. Un tube. L'album en question c'est *Sheller En Solitaire*, un album culte.

Un album qui inspirera la jeune génération, **Florent Marchet**, **Vincent Delerm**, **Benjamin Biolay**, certainement **Franck Monnet**, ont beaucoup écouté *Sheller En Solitaire*. Les disques piano-voix ou guitare-voix, ça ne se fait pas, il faut toujours des arrangements derrière. J'ai même entendu Alain Souchon dire que ça ne peut pas fonctionner commercialement. C'est faux et vrai à la fois. Faux puisque ce disque piano-voix a eu un grand succès, et c'est vrai parce qu'il est quand même enregistré en public, ce qui donne une ambiance différente que s'il avait été enregistré en studio. On a quand même le sentiment d'y être, à l'écoute de ce disque.

William veut retrouver l'ambiance des concerts intimistes qu'il a donnés, et puis il a envie qu'on écoute les textes aussi. Il a pris conscience qu'il avait une parole. Et c'est un peu à cette période que le Mystère Sheller apparaît, pour le public en tout cas. On commence vraiment à se demander qui est cet homme qui parle peu, qui ne court pas après les médias, il en a assez fréquenté dans les années 70 et 80.

C'est à cette époque que je l'ai rencontré, et c'est vrai que c'était un homme assez fermé, plutôt triste, sévère, qui voulait qu'on le regarde autrement que comme le type qui faisait des tubes, et surtout qu'on ne lui parle plus de *Rock'n Dollars* et du passé. Le retour dans les médias à cette époque devait lui faire craindre qu'on ne l'interroge à nouveau sur tout et n'importe quoi, et non sur sa musique. Car un homme heureux est un hasard, une seule chanson nouvelle et c'est un tube... étant donné tout ce qu'il a composé dans *Univers* en 87, il ne veut pas qu'à nouveau sa carrière ne s'arrête à un tube.

Il a à cette époque 45 ans.

Et puis lorsqu'un chanteur emploie le « Je » dans une chanson, tout de suite le public se dit « Il parle de lui », c'est autobiographique ! alors « *Je veux être un homme heureux* », tout le monde se dit qu'il est malheureux ! Et puis il dit aussi souvent « *tu sais* » ou « *tu vois* », un truc d'écriture, mais pas seulement, comme s'il nous racontait l'histoire individuellement. Alors on commence à chercher la signification des chansons, on commence à parler de ce qu'il dit ou pas dans ses textes. Cette chanson, un homme heureux, lui a peut-être été inspirée par les couples qu'il pouvait voir dans la rue, ou bien par son père, ou bien par sa propre vie... Et puisqu'on commence à écouter sérieusement les textes :

Un des thèmes qui revient dans les chansons de William est l'éloignement, la distance, lui se trouve à un endroit, ancré dans la réalité, il désigne des lieux, mais ses amours se trouvent ailleurs, loin, on ne sait où.

Il est toujours très vague sur la personne dont il parle, ou à laquelle il parle. Il ne parle pas de son intimité. Ce qui est sur c'est que les femmes n'ont pas le beau rôle dans ses chansons, les hommes sont victimes. Il élève les mots au-delà de leurs sens premiers, au delà, c'est ce qui donne l'aspect mystique. Il lance une phrase, puis une autre, qui n'a rien à voir avec la première, et il tire le fil de l'histoire comme ça jusqu'au bout pour faire une chanson. C'est une méthode très Beatles aussi.

Avec cet album piano/voix, on redécouvre donc les anciennes chansons aussi, et puis en tournée il raconte de plus en plus des petites histoires entre les chansons pour alléger parce qu'il sait qu'il est triste. *Sheller En Solitaire* a eu un immense succès, et ce succès, lui permet la liberté. William Sheller est un homme libre et tout sera bon pour lui, pour conserver cette liberté.

Il part en Angleterre pour faire *Albion*, album très rock qui surprend tout le monde, encore un grand écart. Album incompris par le public de *Sheller En Solitaire* évidemment. Très vite William réagit. D'autant qu'il a, au fil des années de plus en plus de contacts avec le monde de la musique classique. Il a travaillé avec **Jean-Claude Casadessus**, à Lille, composé un concerto pour le trompettiste **Thierry Caens**, ces morceaux « classiques » sont joués par les jeunes dans les écoles, nous sommes à la fin des années 90 et les deux chaises se sont sérieusement rapprochées...

Alors il revisite encore une fois son répertoire, qu'il fait jouer par 19 musiciens, nouvelles orchestrations, une rythmique guitare basse batterie, le piano, et les cordes. Il sort une compilation de 34 titres, avec 2 chansons nouvelles dessus, dont la chanson *Centre ville*, piano/voix, dont on sent bien qu'elle voudrait être la petite sœur d'*Un homme heureux*. C'est toujours un peu l'ambiguïté, lorsqu'on est chanteur, on n'a pas envie qu'un tube vous colle à la peau, mais en faire un autre, ce ne serait pas mal, peut-être pour faire oublier le précédent, et puis pour avoir les moyens de rester libre...

En 2001 paraît *Les Machines Absurdes*. Ces machines, ces ordinateurs avec lesquels William compose et orchestre ses chansons. Ces machines-là ne remplaceront jamais un quatuor à cordes, elles sont là pour aider, elles servent à faire du collage. Ce qui s'entend parfois dans la musique de William, mais les partitions sont écrites à la main quand même, il s'agit que l'homme ne se laisse pas dépasser par les machines. Et avec anciennes et nouvelles chansons, et les 19 musiciens, il s'offre le Théâtre des Champs Elysées. Lieu de souvenirs d'enfance. Un rêve pour William puisqu'il y venait petit garçon avec sa grand-mère ouvreuse dans ce théâtre. 4 heures de spectacles, avec un entracte, comme à l'opéra. J'y étais, je ne me suis pas ennuyée une seconde ! Lui non plus d'ailleurs, m'a t il dit un jour !

C'est quand même à partir de cette époque que j'ai découvert le côté facétieux de cet homme, qui est sérieux et très drôle en même temps, c'est parfois un sale gosse qui fait des blagues, qui a beaucoup d'humour, assez noir parfois, et même cynique, qui frise la misanthropie, il aime beaucoup le philosophe **Cioran** par exemple. Il a aussi cette distance, ce regard détaché où sa rébellion se transforme en humour.

Il se moque assez de l'industrie du disque, parce que, il honore ses contrats, mais compose juste ce qui est nécessaire pour partir sur scène. Il ne fait pas des spectacles pour vendre des disques mais des disques pour pouvoir repartir en tournée. Et puis il ne fait jamais les mêmes spectacles et jamais ses chansons de la même manière, donc il y a toujours un air de nouveauté. Donc il recycle très intelligemment son répertoire.

Et puis la musique classique se mélange de mieux en mieux à la musique de variété. La mentalité des musiciens change, celle du public aussi, les barrières commencent à tomber. Dans les conservatoires et les festivals, la nouvelle génération accepte de jouer du William Sheller, au même titre que du Schubert. Et William, souvent invité par les jeunes musiciens se révèle être un excellent pédagogue, il donne des masters class. C'est mieux évidemment pour les jeunes talents classiques de pouvoir parler avec le compositeur qui est bien vivant, et qui peut expliquer sa musique d'une manière simple et ludique. Comme il est passé par là, il sait, et lui, pour parler d'un accord, il dit « accord », et non « complexe sonore à densité fixe » !

C'est aussi son côté conteur et diseur, comme sur scène, qui s'épanouit dans la pédagogie. Un peu comme dans *Piccolo Saxo et Compagnie*, d'**André Popp**, dans les années 60. Et puis il a été très marqué par *Pierre et le Loup* de **Prokofiev**, il aurait pu en être le récitant. C'est donc dans ces années 2000 que les 2 chaises se rapprochent encore davantage, que William est de plus en plus heureux grâce cette reconnaissance du milieu « classique ».

En 2004, il est invité par le festival de Sully-sur-Loire, qui lui donne carte blanche, et il rencontre à cette occasion **l'Orchestre Ostinato**, essentiellement constitué de jeunes

musiciens classiques, à qui il fera jouer ses œuvres symphoniques. Ce sera l'objet d'un disque sorti l'an dernier, avant cela l'essai mal transformé par le quatuor des frères Pasquier dans les années 80 le sera en 2003 grâce au **Quatuor Parisi**, quatuor français de renommée internationale, qui accepte d'enregistrer les quatuors William Sheller, qui met son nom en grand sur la pochette, et qui inscrit désormais ces pièces dans son répertoire, pour les jouer, partout dans le monde. Donc il a gagné ! La chaise « classique » existe bel et bien et William est bien assis dessus ! William a travaillé beaucoup avec des grandes formations orchestrales, mais il a un faible pour le quatuor à cordes.

William m'a avoué un jour à quel point il était fier de ce disque... Normal pour quelqu'un qui voulait être Beethoven. D'autant que pour la maison de disques, ce sera la meilleure vente de musique classique au moment de la sortie de ce disque.

En 2004 encore, William réitère l'expérience du disque piano/voix avec *Epures*, un album de chansons et de pièces instrumentales, il mélange encore une fois les genres, une seule chaise, il veut pouvoir s'asseoir sur une seule chaise, et pas sur deux à la fois. La prise de son de ce disque est assurée par un ingénieur du son spécialiste du classique. Et ça ne donne pas du tout la chaleur du *Sheller En Solitaire* de 1991, donc ce n'est pas si simple quand même de mélanger les genres. *Epures* est un disque de transition, il contient des chansons qui ne laissent pas de grands souvenirs.

Et puis tout continue, récemment William est reparti sur la route avec un quatuor à cordes constitué des musiciens de son orchestre, le **Quatuor Stevens**, pour revisiter encore une fois ces anciennes chansons, un disque en public vient de sortir. À chaque spectacle donné avec les cordes, et à chaque disque qui en découle, on entend l'accord des violons suivis d'un silence avant le démarrage du concert, exactement comme on l'entend dans un concert classique, et aussi sur l'album *Sergent Peppers...* des Beatles. La boucle est bouclée !

**Franck Monnet** : *Le carnet à spirale*

## 6<sup>me</sup> chapitre : Les Chaises

Il voulait être Beethoven, ou John, ou Paul..

Nous sommes en 2007, William aura 40 ans de carrière l'an prochain. L'an prochain sortira son 13ème album studio qu'il est en train de finaliser en Angleterre au studio Abbey Road, chez les Beatles !

On peut penser qu'il y aura toujours deux chaises pour William, et finalement c'est tant mieux. Faut-il le croire lorsqu'il dit que si les symphonies se vendaient mieux, il ne ferait plus de chansons ? J'ai un doute personnellement ! Qu'il ne voudrait faire que de la scène et plus de disques ? Alors qu'en ce moment, il est tout joyeux de faire un nouvel album.

Je crois qu'il a besoin des deux. Dans tout ce qu'il fait ou dit, il cherche à fuir la dualité, mais il y revient de manière naturelle. Il aime autant être seul que de se retrouver avec sa troupe de musiciens, ils fonctionnent ensemble comme une troupe de théâtre, et même de cirque.

Finalement au bout de 40 ans de carrière, William est à quasi égalité entre les œuvres orchestrales et les œuvres pop. La musique classique n'est pas un style, dit-il, c'est une période, il se dit compositeur d'aujourd'hui pour des musiciens qui jouent de la musique ancienne. Il ne veut pas que l'on définit ce qu'il est. Il veut la fusion, le métissage parfait entre les périodes, c'est ça le style Sheller.

William est double et compliqué. Bien sûr, chaque individu est complexe, mais William est en quête de simplification permanente. La musique est sa passion, son obsession même, et elle semble être un miroir finalement dans lequel il se regarde, et dans lequel il se voit sous les deux aspects qui le constituent. Il s'en sert pour essayer de réunir ces deux parts de lui-même. Il ne veut pas se laisser enfermer par la culture et les origines. Et il est généreux dans cette quête, il souhaiterait qu'on ne fasse plus de différence, entre les races, les nationalités, les cultures, les musiques, les hommes, les femmes.

Rendre simple ce qui est compliqué, ou ce qui paraît compliqué : la musique classique, la musique tout court, lui-même en fait, et aussi la vie...

**Franck Monnet** (chanson extraite de l'album *Malidor* de Franck Monnet) : *Trop de Lichen*